



LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :

UN AN	12 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS	3 »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAC, rédacteur
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à
Monaco (Principauté).

ANNONCES.	25 cent. la ligne
RÉCLAMES.	50 » »
FAITS MONAÇO.	4 franc »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 27 JUIN AU 3 JUILLET.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
27 Juin	19 »	23 »	20 »	Beau	1 ^{er} Juillet	19 4	22 4	21 »	Beau
28 Juin	18 »	22 5	19 »	beau	2 Juillet	21 »	23 5	21 5	beau
29 Juin	19 5	23 5	20 »	beau	3 Juillet	20 5	24 »	22 5	beau
30 Juin	20 »	24 5	22 5	beau					

Monaco, 3 juillet 1858,

Par suite d'une ordonnance souveraine en date du 5 juin, les sujets de la Principauté qui auront reçu des décorations étrangères, quelle qu'en soit la dénomination ou la forme, devront, avant d'en porter les insignes, solliciter l'autorisation du Prince, par l'intermédiaire du Chancelier de l'Ordre de Saint-Charles, qui soumettra la demande à S. A. S. avec son avis motivé.

Monaco, le 4^{er} Juillet 1858.

Le Gouverneur Général,
C^{te} DE ST-ANDÉOL.

MONACO

On a si souvent prononcé le nom de ce charmant pays, si rarement entendu parler de la beauté de son site et de ses richesses naturelles, que la

banalité de l'idée qui s'y rattache doit empêcher de concevoir avec quels éléments sérieux et réels nous en faisons un Eden.

Essayons de le faire comprendre.

Il y a dans le blason de la Principauté de Monaco une antiquité plus saillante encore que celle de son privilège — toute glorieuse qu'elle soit — c'est celle de son rocher, de ses ombres et de son printemps sans fin.

Là est sa vraie richesse et sa seconde noblesse, richesse et noblesse trop ignorées, venons-nous de dire, et dont l'origine est vraiment perdue dans la nuit des temps ; car il faudrait remonter jusqu'aux révolutions si poétiquement formulées par Moïse dans les Sept jours ou époques géologiques de la Création pour en retracer l'histoire, et les squelettes de la race inconnue et intrépide qui conquiert ce sol vierge, assimilés aujourd'hui par le roc et dates irrécusables de sa liberté, n'en sont que les jalons éloignés.

Jene sais quel reste de cette virginité primitive du sol se sent partout à côté de la végétation moderne, dans ce pays pittoresque. Le jeune et le vieux monde semblent s'y confondre et y vivre de la même vie, comme la feuille naissante et la vieille feuille de la même sève, et l'on retrouve presque toutes les richesses végétaives du premier âge non pas dans les débris des fouilles, au milieu de tout ce que l'homme a rongé, mais au grand jour sur les masses qui supportent les forteresses, sur les dentelures gigantesques des rocs qu'un brusque refroidissement a fendillés du haut en bas de leurs arêtes, sur les flots de lave gisant au milieu d'eux, sur le sol lui-même, à peine recouvert, en maints endroits, de terre végétale et reproduisant sans cesse les algues et les mousses merveilleuses, les aloès, les palmiers et presque toutes les plantes de l'époque primitive. — On peut, lorsqu'on suit la rampe qui conduit directement au Palais et qu'on nomme dans le pays *pente rude* ou *petite Turbie*,

étudier chaque pierre des vieilles murailles qui la dominent comme un échantillon de ce musée naturel du premier monde. Chacune d'elles contient dans sa pâte silicée des myriades de coquilles colorées, des polypiers dont les nervures inextricables ressemblent aux guipures les plus fines, des débris de végétaux où luisent des volutes nacrées encore malgré les siècles de soleil qui les ont frappés.

Située tout en face de la grande mer que sa position élevée lui fait dominer au loin, séparée des terres et abritée par les crêtes les plus élevées des Alpes du littoral, dont les pieds s'avancent dans la mer aux deux côtes de l'horizon comme deux promontoires protecteurs, la ville de Monaco jaillit du milieu de cette anse aux rivages fleuris comme un monde à part vivant d'une atmosphère particulière et possédant des richesses spéciales encore inexploitées.

A la pointe extrême de son roc, c'est le vieux monde dans toute sa nudité chauve et menaçante. La mer elle-même dont les flots calmes sont déchirés par les laves mortes qui la dominent, n'a pas su y jeter la fécondance de ses détritiques, et l'on trouverait la plus magnifique mise en scène qu'on pût rêver d'un grand drame maritime dans l'aspect menaçant et gigantesque des masses noires sur lesquelles elle vient mourir.

Au dessus de cette pointe et des forteresses qui y sont assises, tout verdit, tout fleurit, tout odore, c'est le vieux monde rajeuni. Les exhalaisons âcres et fraîches de la mer ont disparu ; un mélange de parfums chauds et vivifiants comme ceux du mont Hymète, s'agite doucement entre les pins, les figuiers et les buissons de fleurs, et c'est un contraste inouï avec la vue de la mer sillonnée de navires tout autour de soi, et la vie mouvementée et toute maritime du port. Cette atmosphère et cette verdure que protègent les montagnes et que vivifient le soleil et la mer s'étendent au sud depuis l'un des promontoires dont j'ai parlé — le cap d'Aglio, délicieuse promenade le long des oliviers du rivage — jusqu'au Nord-Est et bien au-dessus du plateau de l'Elysée-Alberti, dont la silhouette se détache à son tour sur la mer. Moins pittoresque que celle de la ville, la silhouette de ce plateau est plus ombragée, plus aérée, et plus poétique que le nid d'aigle.

Au reste, de ce point rival de la ville destiné à la continuer, le panorama est plus éblouissant encore pour l'œil et la pensée. Au Nord, c'est une merveille, la *Grotte de la vieille*, une immense voute basaltique que l'on visite en canot avec un guide et des torches, et où les promeneurs vont chaque jour, sur une mer calme comme un lac, faire des excursions. Au dessus d'elle, ce sont les ondulations infinies des montagnes, jusqu'à l'Est où la Bordighiera termine l'anse. C'est la mer, alors, depuis ce point de l'Est où les lointaines silhouettes des montagnes de la Corse se dessinent sur le ciel pur du matin, jusqu'au Sud où Monaco se détache dans le plus audacieux de ses escarnemens pittoresques. Puis viennent le port, les Bains de mer, les jardins d'orangers de La Condamine, la Chapelle votive de Ste-Dévote abritée sous les figuiers, non loin du monument élevé en l'honneur du général Rev, enfin les montagnes qui enserrrent cet ensemble et laissent s'élanter par l'échancrure de la Turbie, jusqu'aux constructions du Casino, l'ombre colossale de la tour d'Auguste dans un rayon de soleil couchant.

Donnez à tous ces sites l'air et les teintes lumineuses d'une nature tropicale ou bien la pâleur sereine d'une nuit chargée d'étoiles et d'une lune sortant radieusement de la mer, jetez le silence et le souvenir sur les blanches tourelles du Palais mauresque, le mystère sous ses voûtes d'ombrage tout pleines des éclairs mélancoliques de la lucciole, et dites-nous, peintres, musiciens, et vous rêveurs-artistes, si jamais ce qu'il y a de grand, de douloureux et de solennel en vous a connu un séjour meilleur.

On ne lit plus à notre époque, et cette pauvre description tombera comme tant d'autres choses meilleures en elles-mêmes sous des regards trop indifférents ; nous le regrettons car ceux qu'elle engagerait au voyage à coup-sûr nous diraient merci.

Ce qui manquait à ce pays de la poésie, c'était le confortable de la grande ville que le touriste aujourd'hui veut trouver par tout. La population robuste et si pleine de santé de Monaco n'avait que faire de toutes ces nœces sites où git notre bien-être, à nous habitants des grandes villes. Non pas qu'il faille vous la représenter campée dans des kraals hottentots, des cavernes de Troglodytes ou des huttes de Groënlandais. Monaco, ne vous y trompez pas, est une ville, une ville princière où le meilleur ton et le meilleur esprit ont depuis longtemps droit de séjour, mais dont la vie facile et douce est demeurée jusqu'ici étrangère aux préoccupations commerciales de tous les sites fréquentés par les étrangers.

Il a bien fallu y songer pourtant.

Nous avons dit déjà tous les travaux qui se sont faits ou qui s'achèvent : une route pittoresque en zig-zags de la Turbie à Monaco à la place des vieux chemins impraticables, un établissement de Bains de mer sans rival pour sa plage, la pureté et la tiédeur de ses eaux, le confortable de son intérieur ; un Casino immense qu'on pourrait appeler un Palais, dont les salles de jeux, de bals, de concert, de lecture et de conversation vont abriter des merveilles artistiques et auquel vont se rattacher par des avenues de palmiers, d'orangers, de rhododendrons, des hôtels élégants, des villas de toute sorte, des bosquets riches des essences les plus diverses et une immense terrasse descendant jusqu'à la mer où des embarcations de plaisance se tiendront aux ordres des promeneurs.

N'est-il pas vrai qu'en se représentant ce monde du plaisir, au milieu des sites dont nous avons parlé, sur le plateau même d'où la vue s'en déroule, on conçoit qu'il sera impossible de citer un séjour rival, lorsque ces merveilles s'inaugureront.

Tel est aujourd'hui Monaco dont le charme vanté par nous apparaît sous son vrai jour, lorsqu'on franchit au sortir de Nice la route si célèbre de la Corniche, à travers les bandes zébrées de quelques nuages fuyant au-dessus d'elle, en vue des pics élevés et lointains que blanchit une neige éternelle.

EUSÈBE LUCAS.

CHRONIQUE LOCALE.

Mercredi soir à 6 heures, le bateau à vapeur sarda le *Monzambano* qui conduisait de Nice à Gènes la Grande-Duchesse Hélène et sa suite,

est venu raser la pointe de Monaco. Le bâtiment était pavoisé et la musique du 4^{me} régiment de ligne qui était à bord a exécuté une brillante fanfare en passant devant les murs de la ville.

On parle d'une nouvelle et prochaine excursion du bâtiment l'*Eden* à Monaco. Le nombre des promeneurs qu'il a conduits ici le 24 juin, était de 280 ; tout fait présumer une affluence aussi considérable pour cette seconde partie de plaisir.

Les grandes réparations que M. l'ingénieur Bosio fait subir à la façade Sud du Palais, sont la cause de la fermeture momentanée de son merveilleux jardin.

L'entrée en sera sans aucun doute rendue au public dès qu'elles seront terminées.

ARY SCHEFFER

La France vient de perdre à la fois un grand artiste et un grand caractère.

Ary Scheffer est mort, et puisque nous ne pouvons raconter ici, faute d'espace, une vie si noblement remplie, tâchons au moins de donner, en quelques mots, une idée du talent du peintre, justement admiré, dont les tableaux sont autant de pages d'un poème sublime en maints endroits.

L'idée, il est vrai, n'appartient pas toujours à Ary Scheffer ; Goëthe, Schiller, Byron et Dante lui ont fourni le sujet de ses plus nobles compositions et un critique éminent a pu dire avec raison que ces grands poètes furent ses maîtres plus que Michel-Ange, Raphaël ou Titien, et qu'il peignit d'après leurs conceptions ; mais aussi à la manière dont il sait les comprendre et les interpréter, ne sent-on pas que son âme est sœur de ces grandes âmes dont elle s'était éprise.

S'il prend ses inspirations hors de lui, c'est toujours aux sources les plus pures qu'il les demande.

Faust, Marguerite, Lénore, le Giaour, Médora, Françoësa de Rimini et Paolo, Mignon regrettant la patrie, Mignon aspirant au ciel, Eberhard le larmoyeur, le roi de Thulé resteront comme de véritables créations admirées par tous ceux qui pensent qu'on n'est pas grand peintre ou grand sculpteur à la seule condition de manier avec habileté la brosse ou l'ébauchoir et qui, dans les arts, comptent l'idée pour quelque chose surtout lorsque, comme chez Ary Scheffer, elle est toujours poétique, grande et généreuse !

Les femmes Souliotes, glorieux épisode de la guerre héroïque des grecs pour leur indépendance, si bien rendu par l'artiste dont le cœur a toujours battu pour la liberté, appartiennent à une série de tableaux d'histoire parmi lesquels nous citerons la *bataille de Tolbiac, les Bourgeois de Calais se livrant à la colère d'Edouard III et Charlemagne présentant les capitulaires à l'assemblée des Franks*.

Les tableaux religieux viennent ensuite ; *Christus remunerator, le Christ sur la montagne des oliviers, le Christ au milieu des enfants, saint-Augustin et Ste-Monique*, renferment de grandes beautés et, en général, un sentiment élevé de la poésie chrétienne.

Le pinceau d'Ary Scheffer a également retracé quelques grandes figures contemporaines; on a de lui un portrait de Béranger, de M. Villemain, de Dupont de l'Éure, du prince de Joinville, de Manin, d'Henry Martin, de Listz et le portrait, resté inachevé, de la célèbre tragédienne Adélaïde Ristori.

Tel est, à peu près, l'œuvre d'Ary Scheffer et qui, malgré les reproches souvent fondés qu'on a pu lui faire, n'en suffit pas moins à lui assigner un rang élevé parmi les peintres de l'école contemporaine à côté des noms glorieux de Delacroix, Decamps, Ingres, et Eugène Delacroix, au milieu des champions célèbres de la liberté dans l'art pour laquelle il a si vaillamment combattu.

Nous n'avons vu Ary Scheffer qu'une seule fois, à Paris, dans la rue Chaptal qu'il habitait avec une partie de sa famille: mais ses traits n'étaient pas de ceux qu'on oublie facilement et nous avons encore aujourd'hui devant les yeux la tête expressive du grand artiste. C'était bien là, sous les longues mèches de cheveux blancs qui l'ombrageaient, le front large et rêveur du peintre-poète que Theophile Gautier a nommé le *Novalis* de la peinture et qui nous a tracé les poétiques figures de Mignon, de Lénore, de Marguerite au Sabbat et de Françoise de Rimini.

Et maintenant il repose à côté de ses deux illustres amis, Augustin Thierry, le savant historien, et Manin, le proscrit immortel, auxquels il avait fraternellement ouvert l'hospitalité dans son tombeau de famille.

CHARLES DE LORBAC.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS

LÉONIE

III.

Quatre ans plus tard, une jeune famille était réunie dans un atelier de la rue Pigalle. Une petite fille de trois ans était assise sur les genoux de sa mère; le père se tenait devant sa toile un pinceau à la main. Le portrait n'avancait guère. La petite fille, dont la tête blonde, déjà expressive, faisait songer aux enfans jésus de Murillo, avait les allures mutines et coquettes de êtres qui se sentent admirés et adorés. Quelquefois elle posait avec une gravité comique, puis tout à coup elle remplissait l'appartement d'un rire frais et sonore, et se cachait dans le sein de sa mère. Deux bouches s'ouvraient alors en même temps pour commencer une réprimande; mais si les yeux des deux époux se rencontraient, ils échangeaient un sourire, et se reportaient avec idolâtrie sur la coupable, qui, moitié confiante dans son pouvoir, moitié honteuse de sa désobéissance, relevait lentement la tête et promenait autour d'elle un regard interrogateur et timide. Bientôt rassurée, elle recommençait à rire, et courait de son père à sa mère pour donner et recevoir mille baisers.

Le peintre était l'ami de Louis Monthal, Paul Servin; l'heureuse mère, Claire d'Hernac. Jennes, beaux, grands par le cœur, poètes par l'imagination, assez instruits pour s'intéresser aux

choses les plus élevées dans l'ordre intellectuel, ils vivaient loin du monde, loin du bruit. — Quel dommage de voir deux personnes aussi distinguées s'enfouir dans la solitude! disait-on autour d'eux; à quoi leur servent leurs facultés supérieures, leurs talents, leur esprit? — Stupide erreur des gens vulgaires! Les facultés supérieures, les talents, l'esprit, sont mille fois plus nécessaires pour trouver le bonheur dans la vie intime que pour obtenir des succès de salon: sans ce précieux secours, l'ennui se glisse bien vite entre les plus ardemment épris.

Ce qui donnait raison à Paul et à Claire plus encore que tous les raisonnemens, c'est qu'ils étaient heureux, complètement heureux. Quatre années de mariage n'avaient fait qu'augmenter leur amour. Ceux qui parlent de la brièveté de la passion et de la rapide satiété que la possession amène n'ont jamais aimé; ils ont pris pour l'amour un caprice de tête ou l'entraînement des sens. Quand l'intelligence et les plus nobles aspirations de l'âme restent en dehors d'une affection, l'affection est bientôt flétrie; mais l'amour qui peut se retremper incessamment dans l'enthousiasme pour tout ce qui est grand et beau n'a rien à redouter du temps.

Au lieu de faire des phrases sur la pureté de l'air des montagnes et sur l'austère majesté de l'océan, à la lueur du gaz, devant un rideau de théâtre, Paul et à Claire parlaient dès le matin, quand venaient les beaux jours, pour parcourir les bois qui environnent Paris, et rapportaient de ces courses joyeuses des gerbes de fleurs sauvages dont ils ornaient l'atelier. Au lieu de disserter sur la musique italienne et sur la musique allemande, sur Shakspeare et sur Goethe, ils passaient de longues soirées à chanter des morceaux de *Guillaume - Tell* et du *Freyschutz*. Pour remplir leur vie de gaieté, de jeux, de rires et de joie, n'avaient-ils pas d'ailleurs leur enfant?

La séance dont nous parlons ne fut pas longue. La petite Claire se montra si folle et si indisciplinée, qu'on lui rendit bientôt sa liberté. Elle faisait ses premiers essais dans l'art de la peinture en barbouillant d'ocre un jeune chat, hôte habituel de l'atelier, lorsqu'une femme d'une beauté souveraine, vêtue magnifiquement entra sans se faire annoncer. C'était la comtesse de Nérandal.

Depuis leur mariage, les deux amies ne s'étaient pas revues; elles s'embrassèrent avec émotion. Paul salua la comtesse et quitta aussitôt l'atelier, emmenant sa fille. M^{me} de Nérandal rougit. Sous le salut froidement respectueux du jeune peintre, elle avait cru deviner le mépris.

— Pourquoi ton mari nous laisse-t-il déjà? dit-elle à son amie en s'asseyant.

— Il est obligé de sortir, dit Claire. Et elle rougit aussi, car elle mentait.

— Comme tu es devenue belle! s'écria la comtesse en examinant Claire d'un œil attentif.

Dans quelque situation que deux femmes se trouvent, leur premier soin, quand elles se revoient après une longue séparation, est de savoir si elles sont embellies ou enlaidies.

— Flatteuse! dit la jeune femme, qui savait très bien que son amie disait vrai. Toi, tu es encore plus belle qu'autrefois.

— Ne me dis pas cela, je dois être horrible. Je suis si fatiguée, si souffrante! dit la comtesse.

Mais parlons de toi. Que fais-tu? que deviens-tu?

— Paul travaille beaucoup, nous faisons tous les jours ensemble de longues promenades, nous voyageons un peu chaque été; voilà ma vie depuis quatre ans.

— Comment, tu ne vas pas dans le monde? Ton mari t'enterre dans cet atelier? C'est un crime de sa part.

— Pas tout à fait, dit Claire en souriant; d'abord nous ne sommes pas riches.

— Bah! fit Léonie avec la légèreté d'une femme qui a oublié le prix de l'argent, ton père t'a donné deux cent mille francs en te mariant.

— C'est-à-dire qu'il me les aurait donnés si j'avais épousé un millionnaire; mais il a jugé que cinquante mille francs étaient une dot bien suffisante, puisque j'épousais un homme qui n'avait rien. Par bonheur, les tableaux se vendent bien.

— Pauvre amie, tu dois être bien malheureuse! dit la comtesse.

— Moi! es-tu folle?

— Voyons, parlons franchement, comme en pension... La lune de miel s'est couchée depuis longtemps; tu n'aimes plus ton mari?

— Oui, comme un frère, comme un père, comme tout ce qu'il y a au monde de plus estimable et de plus respectable... Enfin tu ne l'aimes plus.

— Je l'aime, dit Claire sérieusement.

Léonie la regarda avec surprise. — Il faut bien te croire, dit-elle. Et sa physionomie devint rêveuse.

— Et toi, comment as-tu passé ces quatre années? dit M^{me} Servin en l'interrogeant à son tour.

— J'ai parcouru l'Italie et la Grèce, j'ai valsé à toutes les ambassades, et depuis mon retour à Paris je vais au bal tous les soirs.

— Alors tu t'amuses?

— Je m'ennuie horriblement.

— Et ton mari?

— Oh! il n'est pas de ton école. Il y a longtemps qu'il n'est plus amoureux de moi; en revanche il est horriblement jaloux.

La comtesse resta quelques instans silencieuse. — Je voudrais être morte! s'écria-t-elle tout à coup en serrant convulsivement la main de Claire.

A ce moment, Monthal entra. On représentait le soir même une pièce de lui au Théâtre-Français, et il venait apporter des billets à ses amis. M^{me} de Nérandal se troubla si visiblement en l'apercevant, que Claire se demanda s'il n'était pas pour quelque chose dans la visite de Léonie. Quant à Louis, il ne témoigna ni étonnement, ni embarras, et salua la comtesse comme il aurait salué toute autre femme en visite chez M^{me} Servin.

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 18 au 25 juin 1858.

MENTON, b. le Caroubier Palmaro Joseph, m. div. pour la société des Bains.

NICE, b. *Ste-Thérèse*, c. Médecin Ant. div. m. ardoises pour la société des Bains.

TOULON, b. *Caroline*, cap. Louis Barale, vin.

NICE, b. *Conception*, c. Drione Jean, chaux,

TOULON, brick *Miséricorde*, c. Ferro Joseph, houille.

ORISTANO, b. *Jésus et Marie*, c. Stalla Gaetan, blé.

NICE, vapeur *Eden*, c. Zuccoli, en lest.

NICE, b. *Conception*, c. Saissy Nicolae, div. m. pour la société des bains.

NICE, b. *Conception*, c. Otto Jean, mare. div. pour la Société des bains.

MARSEILLE, b. *Conception*, c. Massafarro, en lest.

ST.-RAPHAEL, *St-Antoine*, c. Médecin A. vin.

Départs du 18 au 28 juin.

NICE, b. *le caroubier*, c. Palmaro J. div. mar.

ID., b. *Ste-Thérèse*, Médecin Ange, en lest.

LIVOURNE, b. *Miséricorde*, c. Ferro Josep, houille.

GENES, b. *Jésus et Marie*, c. Stalla Gaetan. blé.

NICE, vapeur *Eden*, c. Zuccoli, en lest.

ID. b. *St Antoine*, c. Ange Médecin, c. citrons.

E. LUCAS, *Réducteur* — *Gérant*.

HOTEL DES QUATRE NATIONS

Tenu par CLERISSY à Menton

Excellente table d'hôte, déjeuners et diners à la carte.

Voitures à volonté pour Nice et pour Monaco.

Imp. Peleraux et C^e à Monaco (Principaute).

BAINS DE MONACO

SAISON D'ÉTÉ

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du château sont ouverts tous les jours de 10 heures du matin à 11 heures du soir.

Salles de CONCERTS, de BAL, de CONVERSATION, de LECTURE et de JEUX.

JOURNAUX de tous les pays. — Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers.

INCESSAMMENT

OUVERTURE DES BAINS DE MER

En vente chez PAULIN et le CHEVALIER, éditeurs.

ATLAS UNIVERSEL

Physique, Historique et Politique,

DE GÉOGRAPHIE ANCIENNE ET MODERNE

donnant les cartes générales et détaillées des parties du monde
dessiné par A. H. DUFOUR et gravé par CH. DYONNET

40 CARTES de 0,56 sur 0,76.

PRIX de chaque Carte avec sa notice : en noir, 2 fr. 50; colorée 3 fr.

CAHIERS D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DÉNIS

COURS D'ÉTUDES COMPLET ET GRADUÉ

pour les élèves des deux sexes

par deux anciennes élèves de la maison de la Légion d'honneur et
M. L. BAUDE, ancien professeur au collège Stanislas.

Pouvant suppléer tous les livres qui se rapportent aux diverses parties
de l'instruction — divisé en six années et 13 semestres.

UN VOLUME PAR SEMESTRE

Bureaux de l'ILLUSTRATION

Rue Richelieu, 60.

Masques et Visages par GAVARNI
Série nouvelle de 100 sujets lithographiés
par Lemercier.

Rue Richelieu, 60.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.
CHAMBRES GARNIES,

A MONACO

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS.

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

A MONACO

GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR

EDOUARD. GAUTIER.

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABLE D'HÔTE A 3 FRANCS

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant.

REMISE — ÉCURIE.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT

DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.